

Marlène est apparue et le Grand Pan est mort !

Réponse à « Laïcité, point final » de Marlène Schiappa

de Patrice Obert, président des Poissons Roses

Résumé : un petit livre culotté et plutôt bien fondé. Cette réponse scrute davantage les silences de la Secrétaire d'Etat et les visions implicites de l'homme qu'ils supposent.

Il faut beaucoup de culot à une jeune femme, de surcroît Secrétaire d'Etat dans le gouvernement, pour oser publier un court livre de 60 pages sur la laïcité. Un vrai pamphlet, sorti des tripes, qui ne s'embarrasse pas de subtilité – du moins apparemment – et qui, en quelques pages introductives nous envoie à la figure des définitions en veux-tu, en voilà, chacune pertinente, et formant ensemble un faisceau d'affirmations qu'on ne peut vraiment réfuter, qui dérangent, qu'on voudrait préciser, nuancer, voire contester, mais qui, finalement, traduisent bien cette notion compliquée, discutée, essentielle et agaçante. Laïcité : déclaration d'intention, socle de la république, cadre de vie, bien commun des républicains, principe juridique mais pas que, principe philosophique et républicain, notion d'abord et avant tout politique, - ce en quoi elle justifie cette prise de parole -, laïcité « condition sine qua non de l'émancipation du genre humain », (page 15), il fallait oser le dire en conclusion d'une introduction qui claque comme un drapeau.

On apprendra à la fin du livre que cette entrée en matière provient d'un discours, (prononcé par l'intéressée à l'occasion de la remise du prix spécial Laïcité par le Grand Chapitre général du Grand Orient de France), ce qui explique la tonalité, la verve, la phrase militante haut placée, destinée à faire mouche et à frapper les esprits. «La laïcité, point !» s'écrit effectivement avec un signe d'exclamation, même, oserait-on dire, avec un poing dressé, puisque la laïcité est un combat (page 11), comme l'ensemble de ce texte, brillant plaidoyer qui ne s'embarrasse pas de détail et va droit au but, sans souci de 100 ans d'histoire compliquée et tumultueuse, sans égard pour des joutes juridiques intarissables, sans esprit de retour vers des jurisprudences aussi pointilleuses qu'absconses. La laïcité, pour Marlène Schiappa, c'est la conviction d'une vie, puisque c'est le chemin qui mène à la vérité, grâce à la raison et à la science, ainsi conclut-elle son essai en page 68.... Mais... Mai 68... oserait-on questionner avec un brin d'impertinence mal placée ... Qu'importe !

L'entame est généreuse, écrite au vitriol et elle donne la couleur, dès la première ligne «La laïcité, le bien commun d'une nation unique, d'un peuple unique ». On reviendra sur cette introduction tonitruante. Car il faut toujours être attentif aux énoncés des têtes de chapitre, à l'ordonnement d'un essai – car c'en est un -, à la structuration d'un écrit, surtout s'il est pensé par une femme d'écriture, auteur de nombreux ouvrages aussi divers qu'originaux, s'il est court, écrit à deux mains, publié sans qu'on puisse imaginer qu'il n'a pas reçu, sinon l'*imprimatur* du président, du moins un tacite acquiescement, tant le sujet est brûlant, politique en effet, clivant, dangereux en somme. Bref, tout ce qui plaît à Marlène Schiappa, qui ne se trouve bien, visiblement, que dans la polémique et la bagarre, parce que c'est une femme de conviction et qu'on aime en elle cette combattante, malgré ses allures de Jeanne d'Arc laïque, tiens justement, on y revient, il faut la foi pour accoucher d'un tel rejeton, et la foi, Marlène, elle n'en manque pas.

Mais comment lui en vouloir. Dès la page 11 (la troisième en fait de son essai), elle dit l'essentiel et elle emporte notre adhésion : la laïcité, «... doit, chaque jour, être un cadre de vie ». Et cette

affirmation, elle la renouvelle page 60 en répétant « Elle est un cadre républicain ». Là est l'essentiel et cet essentiel est la mesure de ce pamphlet qui dit et redit, proclame et vocifère, affirme et réfute, la laïcité est un cadre qui nous permet de vivre ensemble dans nos différences et nos richesses, dans nos convictions et nos dénégations, dans nos dérélitions et nos fuites, nos actes de courage et nos aveux de faiblesse, dans ce qui fait notre humanité transie face à « cette question existentielle et éternelle de la possibilité d'une vie après la mort » (page 59). J'aime cette audace, cette outrecuidance tranquille, cette impudeur revendiquée, cette intransigeance d'une jeunesse absolue, ces excommunications arbitraires, cette affirmation de soi et de ses convictions, parce qu'elle respecte cette donnée primordiale, la laïcité nous donne la possibilité d'exister dans la bigarrure étrange et incontrôlable de nos différences. Topons et applaudissons. Il fallait cette voix pour clamer haut et fort cette vérité, la laïcité est un cadre. Rien qu'un cadre. Le cadre de nos petites existences par lesquelles nous cherchons, à force de volonté sur nous-mêmes, à devenir des êtres capables de vivre et de coexister avec d'autres êtres mus par des forces intérieures qui pourraient, hors ce cadre, nous dévaster par leur intolérance et leur violence.

Choisir, sur la base de ce constat, cinq points d'entrée, n'est pas neutre. Enumérons les têtes de chapitre : le droit des femmes, l'école comme espace de respiration laïque, le service public comme lieu de l'égalité du service, la liberté d'expression face au blasphème, le « droit au péché », dernier chapitre qui vient étrangement clore cette hymne à la liberté par une expression connotée contrebalancée par une référence significative au « jouir sans entrave » clamé par les soixante-huitards, énergumènes désormais septuagénaires et notables. Etrange succession de chapitres inégaux, qui s'innervent au cœur de la société (les femmes), s'articulent dans le foyer ardent de la République (l'école, les services publics) pour se diffuser dans un dévastateur laisser faire/laisser passer, cruel reflet d'un libéralisme qui ne se contrôle pas et ne s'imagine aucune limite, le mot « limite » ayant visiblement les accents du totalitarisme le plus scélérat et le plus intolérable aux yeux de Marlène Schiappa. Laïcité, cadre de tous les excès, serait-on alors tenté d'interroger, cadre de tous les défoulements, des mots et des corps, des concepts et des postures.

Il nous faut revenir à la raison, nous souvenir que la secrétaire d'Etat, habile poisson-pilote, manie avec délicatesse le politiquement correct et que, si elle n'a pas eu à outrepasser le *nihil obstat* (les plus anciens comprendront), elle n'en a pas moins dû montrer patte blanche pour publier ses libres réflexions. Sans ciller, elle nous cite ici le président Macron soi-même, là l'ancienne secrétaire d'Etat à la famille, là le ministre de l'éducation nationale, là le porte-parole du Gouvernement, là encore le délégué interministériel à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT, là encore Emile Zuccarelli et Annick Girardin, ancienne ministre de la Hollande, là enfin, M Castaner lui-même, désormais délégué général du parti LRM. Quel assaut de révolte !

Ou quelle connivence profonde ? Car ce gouvernement, qui va du centre au centre, en neutralisant les ex-centriques et les ex-communiés de la politique, a bien une colonne vertébrale. Il se veut le chantre de l'efficacité, de la modernisation de notre pays. Il veut effacer des décennies de flemmardise coupable, d'indécision absolutisée, de manque de courage, par la mise en œuvre de réformes positives, attendues, volontaires, difficiles parfois mais nécessaires toujours. Il a un credo, simple, efficace lui aussi, et Ô combien réaliste : libérer et protéger. Libérer les énergies, faciliter l'engagement, susciter l'adhésion et l'investissement de tous et chacun, tout en protégeant, face à

un monde concurrentiel sans loi ni pitié, face à des pays émergents et envahissants, face à des partenaires qui n'ont ni nos valeurs, ni nos scrupules, ni nos habitudes, ni nos turpitudes discrètes et qui affichent avec insolence leurs ambitions et leurs prétentions. Libérer pour réveiller un peuple endormi dans son confort, ses mauvaises habitudes, son embourgeoisement pépère, ses sales habitudes de magouilleurs-nés, ses facilités de rentiers ou d'assistés. Protéger pour mieux aider, pour récompenser, pour soulager, pour tenir compte de la peine et des efforts passés, pour calmer la colère et la révolte, l'incompréhension et le désarroi, l'écœurement aussi et la vomissure, quand rien ne tient plus et qu'on en vient à haïr cette société dans laquelle on vit mais qui nous renvoie une image incompréhensible et abjecte.

Comment ne pas défendre ce président et ce gouvernement qui nous ont sauvés des mains d'un Fillon, d'une Le Pen ou d'un Mélenchon ? Comment ne pas soutenir ce président et ce gouvernement qui rajeunissent la classe politique, jettent à terre des partis politiques vermoulus, effacent un paysage politique caduque, bousculent des années d'hésitation et de stagnation, osent parler d'avenir, en appellent à un renouveau européen, nous placent face aux enjeux d'une mondialisation dont l'Europe s'est faite le chantre sans en évaluer les conséquences, nous ouvrent les yeux face aux ambitions des uns et aux perfidies des autres, exhortent Etats et entreprises à une coopération stratégique multilatérale en vue d'un nouveau Contrat mondial ? Comment ne pas saluer cette jeunesse, cette revanche implicite contre les soixante-huitards endormis et bedonnants, cette parole libérée, cet engagement qui redonne envie et perspectives, même s'il suscite ici et là, chez les plus frileux ou les plus sages, quelques réserves, voire quelques embarras, voire des critiques, quand ce n'est pas, chez les plus rigoristes, quelques prophéties d'échec ? Et de parler de démocrature, d'invoquer un bonapartisme ennemi des libertés individuelles, de dénoncer des pratiques contraire à l'humanisme affiché, de jeter au pilori le chantre d'une économie ouverte et décomplexée, de dévaluer un regain d'autoritarisme empoulé... Marlène Schiappa, dans sa révolte, ses engagements et ses enthousiasmes, ses convictions comme ses ambitions, fait partie de cet emballement politique, de ce parti sans parties, de ce mouvement sans arêtes, de cet élan qui ne vit que sur sa lancée mais qui a la puissance décomplexée d'un tsunami. Secrétaire d'Etat, elle ne se force ni dans ses révoltes, ni dans ses respects, ni dans ses prudences, ni dans sa subtilité à citer ici le grand Hugo lui-même, là Anne Soupa et son Comité de la Jupe, là encore et plusieurs fois Delphine Horvilleur, consacrée « rabbin laïque », autant de figures destinées à la couvrir de leurs manteaux de réputation.

Reste que les propos de Marlène Schiappa sonnent juste. Ils sont équilibrés, attentifs aux nuances, balancés, soucieux des grands équilibres. Furieusement malins à déjouer les tours et à jouer des subtilités du droit. Peut-être peut-on lui reprocher quelques formulations approximatives page 61 quand elle semble donner raison à ceux qui voudraient renvoyer la religion à la sphère privée et quand elle oublie le député Abbé Pierre et le chanoine Kir, mais elle se reprend aussitôt en condamnant ceux qui voudraient voir disparaître la religion de l'espace public. Les propos de Marlène Schiappa défendent le juste équilibre de la loi de 1905 et une vision de la laïcité qui fait consensus entre Jean-Louis Bianco, remarquable et pondéré président de l'Observatoire national de la laïcité, et le président Macron, contre les inoculateurs de guerre civile que sont les Manuel Valls, Caroline Forest et Elisabeth Badinter. Les Poissons Roses souscrivent à cette laïcité, cadre de la vie commune permettant l'expression des uns et des autres, qu'ils soient croyants ou non croyants.

L'Etat laïc garantit la société plurielle, tel est le credo que nous entonnions dans A CONTRE COURANT, notre manifeste paru en 2016 aux avant-veilles de la présidentielle.

Si la démarche doit être saluée comme courageuse, voire téméraire, il nous revient, à nous Poissons Roses personnalistes, courant politique à gauche, de souligner les non-dits de cet essai. Et ces non-dits renseignent davantage que ce qui est affirmé. Ces non-dits dessinent un univers de références implicites qui constituent le soubassement idéologique et anthropologique de cette pensée. Loin de nous d'attribuer ce référencement au président Macron. Nous le pensons conscient des contraintes qui s'imposent à lui et des pesanteurs qui limitent, piègent et handicapent ses efforts pour sortir la France et l'Europe de l'ornière. Nous le voyons condamné à traiter avec les contingences, contraint d'extraire un « peut mieux faire » du cloaque spongieux du quotidien, englué dans les turpitudes des corporatismes qui tirent à hue et à dia une machine qu'il lui faut pourtant relancer pour sortir du borbier. Nous faisons confiance en sa vision et à l'ambition qu'il se donne, despote éclairé new-look embourbé dans les manifestations puériles de nos égoïsmes envahissants. Tel est le fardeau du leader en temps démocratique. Puisse la durée des mandats lui rendre justice de ses intentions. Il n'en demeure pas moins que l'action politique doit être jaugée et jugée. Rien ne serait pire que ce mandat, malgré ses ambitions, reste dépendant du consensus dont il est extrait. Ce consensus se lit dans les silences de Marlène Schiappa, qui se referment sur une contradiction majeure entre l'aspiration prophétique affichée à voir dans la France un peuple au génie unique et la tension politique qui veut adapter la France à un monde qui nie son génie.

Ces non-dits portent d'abord sur l'origine de ce fameux cadre laïc. Habituel, l'oubli est fâcheux puisqu'il revient à nier l'identité de ce peuple dont on se veut le héraut. L'individu-Ego, voilà bien la vision de l'être humain qui émerge de ces 60 pages. Cet individu, maître de sa vie, de ses choix, ne rendant compte à personne, adossé à la raison et à la science, c'est bien à lui que les clés du cadre sont laissées. Autant le dire d'office, cet individu n'est pas la Personne que nous avons en tête et qui, dans le même cadre laïc, aurait un comportement et des actes bien différents. Quant à la France, s'il nous plaît, évidemment, d'entendre parler de son génie et de sa vision universaliste qui en font la spécificité, encore faut-il ne pas oublier son poids relatif dans le concert des nations et ne pas prendre pour des évolutions mondiales ce qui risque de n'être, à l'analyse, que les soubresauts d'une prétention gallicane à régenter le monde. Enfin, pour autant qu'on doive voir en la France un modèle – et comment ne serait-on pas tenté de le faire ? – est-il possible de magnifier un cadre laïc qui reste un espace neutre, ce qui en fait la condition de sa réussite, sans faire référence à la devise républicaine, véritable triptyque des valeurs que nous portons et qui sont autrement plus exigeantes que le factice étendard d'une liberté qui ressemble davantage à un pieux égoïsme qu'à une transcendance au service d'autrui ?

Ceci dessine le cheminement que nous vous invitons à suivre en trois sauts, comme autant de miroirs révélateurs des silences qui se dissimulent derrière les affirmations de Marlène Schiappa.

Des origines cachées du cadre, sans lesquelles il n'existerait pas.

La séparation des Eglises et de l'Etat est pour Marlène Schiappa le fondement. Il faut lire le chapitre II, un jet de vitriol jeté à la figure des monothéismes. A-t-elle toujours tort ? Le pire, c'est que non. « Dieu est-il sexiste ? » se sont demandés récemment durant un week-end à l'abbaye de Saint Jacut, un groupe d'irréductibles croyants embrasés par la volonté du dialogue interreligieux. La question vaut la peine d'être traitée et Marlène Schiappa, comme nos admirables colloquiens, a bien raison de se la poser. Peut-on tout reprocher à Dieu, d'être sexiste et violent, intolérant et jaloux ? Et l'homme dans tout ça ? Il serait paritaire et bienveillant, tolérant, fraternel et spontanément généreux ? Et sa perversion ne viendrait que de sa foi en Dieu, et plus particulièrement dans le Dieu monothéiste, comme nous le susurre Marlène Schiappa ? Ecoutons un instant Olivier Roy sans sa très belle tribune du Monde du 10 janvier 2018. « La nature a remplacé la culture comme origine de la violence ». Zut alors, vont penser les mécréants, Dieu n'est même plus à l'origine de la perversion humaine. Mais revenons à l'origine de la séparation. D'où nous vient-elle ? Des efforts émérites de l'intelligentsia humaine ? De la phosphoration des cerveaux les plus illustres de l'antiquité ? Nenni. Et où la trouve-t-on ? Dans les steppes de l'Asie centrale ? Dans les déserts arabiques ? Nenni. Est-elle tombée du ciel ? Parbleu, ce n'est pas si faux. Car qui ignore le « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » passe complètement à côté de la plaque. Les églises ont été des forces rétrogrades, qui le nie ? Les religions maltraitent les femmes, qui le nie ? Mais le message du Christ ne s'embarrasse pas des religions, des prêtres et des scribes. Juif, il se positionne sans ambages dans cette tradition biblique qui défie la collusion des pouvoirs temporel et spirituel en s'appuyant sans vergogne sur le triptyque des trois fonctions : royauté, prophétie, prêtrise. Le prophète en lui n'hésite pas et ne mâche pas ses mots. Et François, le pape actuel, lui emboîte le pas quand il bouscule la curie avec des mots d'une violence infinie. Le Christ est le meilleur pourfendeur des religions. C'est Karl Barthes, théologien protestant, qui le disait, pas plus anticlérical que le Christ, qui traite les pharisiens de sépulcres blanchis. Avec son discours détonant, avec ce « rendez à César... » révolutionnaire, il a mis le vers dans le fruit, il a inoculé le poison – ou le vaccin -. La séparation des deux mondes vient de là, portée par notre civilisation et deux mille ans de christianisme, avec ses hauts et ses bas, ses époques de rayonnement et ses phases de décadence, ses luminosités et ses ténèbres. Cette vérité chemine dans l'histoire des humains et ronge toutes les volontés de puissance jusqu'à imposer cette évidence que le temporel et le spirituel doivent être disjoints, seule condition pour que la théocratie n'étouffe pas la vie des gens sous le poids de son fardeau. C'est en Europe que cette vérité a éclaté, malgré les clerics, par la voie des plus farouches anticléricaux, car l'esprit christique se joue des jeux de rôle et fait prophétiser les païens. Mais aucun athée (engence toute européenne d'ailleurs) n'aurait pu seul briser le pouvoir et le monopole des forces magiques. Le dire, le reconnaître, est-ce trop demander à une France qui se prétend pourtant universelle dans son message ?

Si la République proclame à juste raison les mêmes droits pour tous et pour toutes - et que nous en sommes heureux ! -, n'est ce pas parce que résonne à ses oreilles ses paroles tout bonnement extraordinaires de Saint Paul quand il déclare (épître aux Galates) « Il n'y a plus ni juif, ni..... ». Fascinante vision qui lui fait inaugurer les cieux ouverts sur la Terre. Peut-être avait-il en mémoire les paroles du Christ à la femme adultère et le message éclaboussant de miséricorde offert à cette femme. « Qui t'a condamné ? - Personne. – Ni moi. Va et ne pèche plus ».

Récupération ? Non, lecture objective de l'histoire au long terme. Propos politiquement incorrect en notre époque, certes, mais qu'importe. Rien n'est plus hostile à la forteresse des religions que le discours d'un Christ qui déconstruit, sape les fondements historiques du pouvoir des hommes, déstabilise les plus installés dans leur position, prend à rebrousse-poil les fonctionnaires du temple et met au top 10 de son royaume, les putains, les pauvres, les migrants, les étrangers, les estropiés, les mères célibataires, les handicapés, les veuves misérables et les lépreux, mais aussi le collecteur d'impôt repentant, le légionnaire romain illuminé par la grâce ou le baroudeur accroché sur la croix voisine de la sienne mais qui prend conscience de la fulgurance de la Bonne Nouvelle. Haro sur les religions ? Oh, pas si vite. On les prétend violentes. On leur prête tous les maux de l'humanité. C'est l'homme qui est violent. Voilà le fait brut. L'homme maltraite ses semblables. Le mâle humain flagelle ses femelles. On peut le regretter. Pis que tous les grands singes, le mâle humain a si peur de la gente féminine qu'il n'en finit pas de l'humilier et de la traiter comme une moins que rien, elle pourtant toute petite à côté de ses gros muscles. Pourquoi ? L'histoire de le dit pas. Peut-être faut-il entendre Anne Soupa, astucieusement citée par Marlène Schiappa, ou le rabbin Boissière, quand ils décortiquent le livre de la Genèse et nous démontre que la première venue fut la femme, et non l'homme, extraite de l'Humain avant ce dernier. Cette place usurpée à la force des muscles, l'homme en fait payer le prix au quotidien aux femmes. Dans ce combat, l'histoire nous prouve que les messages religieux, dans leur contexte historique, ont toujours cherché à canaliser la violence humaine. Les religions passent leur temps à imaginer des sacrifices, à trouver des expiations, à élucubrer des trêves, à imposer des médiations. Qu'on nous cite une société sans Dieu qui aurait fait preuve d'une gentillesse proprement inhumaine ? Les seules à avoir existé sur Terre ont émergé au XXème siècle et nous ont offert, avec le nihilisme de leur conviction, les plus lourds tombereaux de cadavres de l'histoire.

Oui, haro sur les religieux qui prospèrent sur la crédulité des braves gens, haro sur ceux qui lient des fardeaux sur les épaules frêles des braves gens, haro sur les intégristes de tous poils qui brouillent les consciences et inoculent le poison de l'intolérance. Marlène Schiappa a raison, mille fois raisons, de fustiger ceux qui, de nos jours, ont une lecture archaïque des textes sacrés. Ce qui compte, ce ne sont pas les textes, fussent-ils sacrés, c'est la lecture que les vivants en font, génération après génération, avec le génie de leurs interprétations et le plaisir insatiable de la discussion et de la polémique. Marlène Schiappa navigue bien d'ailleurs, subtile dans ses colères et ses dénonciations, sachant ne pas être manichéenne dans ses condamnations. Mais, gardons-nous de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, reconnaissons ce levain du message christique au cœur de notre société.

Message fondateur mais pas unique, loin de là. Car l'humanité se construit sur des héritages nombreux et imbriqués. D'ailleurs, on peut s'étonner que notre Secrétaire d'Etat ne dénonce pas la « civilisation judéo-chrétienne ». On s'y attendrait. On finit par le regretter. Erreur de casting, oubli involontaire, que font nos francs-maçons si prompts à démolir les citadelles les plus enracinées ? Notre société est fondamentalement gréco-abrahamique et sécularisée. Voilà une vérité qui mériterait une vraie reconnaissance. Nous portons en nous du grec et du romain, mais du celte aussi et du viking. Nous portons du juif et du chrétien et du musulman. Nous portons les Lumières et le nihilisme des philosophes du soupçon. C'est ce qui nous constitue, ces héritages imbriqués, compliqués, cette synthèse toujours renouvelée, cet écartèlement qui nous traverse et nous fait

espérer autant que désespérer, qui nous donne envie de nous lever matin, tout autant qu'il dessine dans nos soirs de solitude le lancinant visage de l'angoisse et du doute.

La mort, oui, la mort, reste là, présente au cœur de nos vies et de nos villes, malgré tous nos efforts pour la faire disparaître. Et que d'efforts nous faisons ! Quelle énergie ! Pour qu'elle n'effleure plus de sa faux nos maternités, nous la refoulons avant la naissance, poussant chaque année 200.000 avortons dans les fossés de l'oubli. Pour qu'elle ne gâte plus nos vieux jours, nous la repoussons dans nos maisons de retraite, en nous arque boutant vers le centième anniversaire avant que d'inviter nos vieux branlants culpabilisés à avaler le sirop de la cigüe pour débarrasser le plancher et sauver l'équilibre de la sécu. Pour qu'elle ne hante plus notre quotidien, nous la congelons dans les vidéos, les fictions et les jeux numériques. Mais elle n'en finit pas de réapparaître, inlassable questionneuse du sens. Séparer les Eglises et l'Etat, séparer le pouvoir spirituel du pouvoir temporel, oui, trois fois oui, telle est notre chance, et jamais nous ne nous féliciterons assez de cette laïcité apaisante mais qui ne l'est vraiment que si elle sait reconnaître ses héritages. Car une laïcité orpheline de ses origines perd pied, perd sens et, très vite, nous oriente vers un cadre qui n'est plus seulement neutre mais qui est prodigieusement vide. Ou plutôt, mais surtout ne le répétez pas, qui est rempli par le brouhaha des publicités et l'offre aguicheuse des marchands du temple. Dans le désert de sens d'une laïcité vide, l'offre mercantile propose les outils de sa démesure. Malheur aux plus petits, ils n'avaient qu'à être riches !

L'individu-Ego, fondement implicite du cadre laïc Schappien

Nulle surprise. La roue du temps semble implacable. L'individu avance, sans masque désormais. L'Ego jubile en nous. Il écrase tout sur son passage. Il avale tout ce qu'il rencontre, paysages, arbres et plantes, abeilles et mésanges, métiers, jours de repos pourtant gagnés à la force des luttes, limites marquées sur le sol, frontières imaginaires fruits de siècles de luttes opiniâtres, règles pour réguler, contrôler, maîtriser, gènes et utérus, cellules et ADN, glaciers et oasis, rêves et rêveries, espace de silence, intégrité du cœur, intériorité de l'être, l'Ego s'empare de tout, en vrac. Qui pourrait lui résister puisqu'il a chassé les dieux du firmament, qu'il ne rend plus compte qu'à lui-même, qu'il n'a de mesure que sa démesure, qu'il prétend bientôt s'affranchir des lois et maîtriser non seulement les corps mais plus encore l'esprit, lequel ne serait finalement – il suffisait d'oser le dire – que l'évanescence de la matière, la matière s'éveillant à la pensée, l'apothéose de l'énergie algorithmique se diffusant en conscience. On ne rigole pas. Des multinationales que nous alimentons de nos petits deniers en cliquant sur nos moteurs de recherche (moi le premier, hélas) y consacrent des milliards de dollars et envisagent sérieusement, que dis-je, comptent bien repousser les limites du vivant pour enfanter enfin un être qui vaille le coup, un humain augmenté, transfiguré. Ce prototype se prépare dans les laboratoires californiens. Cet individu-Ego qui cherche à se surpasser fait montre d'une grande modestie puisqu'il reconnaît sa petitesse en actant qu'on pourrait faire mieux. Sans toutefois définir ce que serait « ce mieux ». Preuve aussi d'un orgueil infini, il se proclame, en toute bonne foi, capable d'être l'égal de Dieu, ce en quoi cet Ego infini n'arrive pas à se passer de la représentation d'un plus grand qu'il veut égaler et supprimer. Comme si l'idée même de Dieu était à ce point obsédante que, même dans ses rêves les plus fous, l'individu-Ego ne parvenait pas à s'imaginer sans référence à rien. On me pardonnera de renvoyer au début de la genèse, il me

semble qu'on y décrit une histoire assez proche de celle-là. La Torah nous parle d'une tour infinie du nom de Babel.

L'individu de Marlène Schiappa dissimule mal son double, cet individu-Ego qui miroite dans ses yeux. Car, soyons honnête, cet homme rationnel, biberonné aux sciences et à la raison, modèle de rationalité et d'efficacité, membre d'une communauté abstraite, cet être qui peut tout faire, tout se permettre, rire de tout, jongler avec les choses les plus sacrées, oh, pardonnez-moi, j'ai utilisé un gros mot, rien n'est sacré, tout est autorisé, livré au bon plaisir, puisqu'est proclamé « le droit à l'ivresse » ou mieux le « droit à l'orgie gargantuesque » (page 54) ou encore le droit d'avoir des enfants, et peut importe avec qui, comment et dans quelle position, pourvu qu'on puisse l'acheter, ou le louer, ou traficoter ses gènes. Ou l'éliminer si la couleur de ses yeux ne convient pas, ou si sa lèvre présente un défaut. Parce que ma foi, dans ce monde-là, il suffit – mais cela n'est pas dit – d'avoir de l'argent pour que tout soit possible.

Monde de l'individu-roi, sûr de lui, maître de lui-même, conscient de sa puissance, toujours jeune et brillant, riche parce que actif, entreprenant, talentueux, individu se gargarisant de son image reflétée à l'infini dans le miroir des réseaux sociaux. C'est sûr, dans cet univers qu'on voudrait nous faire aimer, mieux vaut ne pas être une femme pauvre d'Indonésie contrainte de louer son utérus pour porter l'embryon d'une jeune femme aisée. Mieux vaut ne pas être un réfugié contraint de quitter sa patrie grillée par les vents solaire. Mieux vaut ne pas fuir la guerre. Mieux vaut ne pas habiter un bidonville du tiers-monde sans accès à l'eau courante, ou même potable. Mieux vaut ne pas être malade, ne pas avoir d'accident de la route, ne pas avoir des enfants tristes ou soucieux. Avoir un rejeton, malgré tout, qu'on aura fait pousser quelque part (une copine, une amie, une grand-mère, une prolétaire du ventre, bientôt un utérus artificiel, ah, quel paradis pour un gosse !), bref, un vrai rejeton qu'on aimera de tout son cœur, sans aucun doute, parce qu'il sera beau et bien formé et doué, comme papa et papa, ou maman et maman, avoir un rejeton mais un seul, comme on a un bel appartement près des Buttes, un bon job dans le consulting ou la mode. Je médis, mon dieu, je médis et je m'en veux, car, je le sais, l'amour, à deux, trois, quatre ou dix, ça existe, la preuve, Marlène Schiappa en parle. Tout se vaut, tout est merveilleux, l'amour nous sauvera et nous irons tous au paradis.

La vie quotidienne nous ramène vite à une réalité bien différente. Ne nous leurrions pas. Derrière la laïcité tranquille, tolérante de Marlène Schiappa, il y a bien une vision de l'individu-Ego qui se dissimule. Au Brassens qui chante « à l'ombre des maris » (page 57), j'aurais tendance pour ma part à substituer celui qui se désole, «Marlène est apparue et le Grand Pan est mort »

La personne reliée et vulnérable, contre-modèle à l'individu-Ego

Sommes-nous donc vraiment ces mécaniques abstraites, reliées à la Nation par un fil aussi rationnel qu'immatériel, constitué par le « primat de la science et de la raison », minuscules atomes - d'aucuns parlerait de « particules élémentaires » - se baladant dans les circonvolutions de la vie avec nos antennes matérialistes capables d'analyser selon des algorithmes intégrés toutes les situations de l'existence ? A l'évidence, non. Nous sommes des Personnes, enracinées dans des histoires collectives, nationales, sociales, familiales, plongeant nos racines d'humanité dans des profondeurs inconscientes dont nous n'avons pas idée et qui nous remontent dans les veines, parfois pour notre

plus grand malheur, parfois comme une sève nourrissante ; des personnes tissées de paysages, d'embruns et de marées, de cimes étincelantes et de marais, façonnées des claques de la vie, des cloaques traversés, des surprises évanouies de la jeunesse, balafrées par les tourments de l'existence, par les surprises oubliés des jours passés ; Personnes tendues vers des aspirations qui nous traversent et nous grandissent, qui nous submergent et nous catapultent au risque, parfois, souvent, de nous fracasser contre les rochers de la réalité ; Personnes dépendantes de nos relations à autrui, et d'abord cette famille dans laquelle nous sommes nés, pourquoi ? pourquoi nous ? pourquoi ici et maintenant ? personne ne le sait. Nous partageons avec tous une triple interrogation : pourquoi sommes-nous nés ? Que faisons-nous sur cette Terre ? Quand et comment mourrons-nous ? Extraordinaire paquetage qui fait de nous des humains et qui dessine dans nos abdomens, entre ventre et cœur, là où nous cachons nos tripes pour pleurer, ce creux, ce vide, cette béance qui donne vie à toutes nos tentatives pour remplir ce trou fondateur qui nous constitue et nous projette dans la vie, avec notre envie de comprendre, notre soif d'exister, notre volonté de fonder, notre désir de transmettre, notre besoin de sens, notre aspiration à quelque chose qui nous dépasse. Humus familial accroché à l'amour de parents dans la rencontre – aujourd'hui Ô combien contestée – d'un homme et d'une femme frottés l'un contre l'autre, l'un dans l'autre, comme deux silex produisant une étincelle de vie. Famille durable, famille pourave, famille bénie, famille maudite, famille de toutes les haines et de tous les dégoûts, famille de toutes les naissances et renaissances, famille qui nous taraude au-delà des nuits, des années, des silences parce que nous en sommes, arrimés par notre ADN, notre jeunesse, nos liens indéfectibles avec ceux qui furent à la source de notre vie, que le flux d'amour soit vivant ou tari, épanouissant ou mortifère. Notre vie n'est que rencontres. Elles nous constituent. Ce sont les occasions de notre enrichissement. Chacun de nous est pour les autres conseiller avisé ou traître maléfique. Il nous revient de choisir nos héritages, nos influences, nos tremplins et nos précipices, nos bouées et nos fers.

On nous dessine un univers faussement rationnel, soi-disant efficace et contrôlé quand nous ressentons le bouillonnement de la sève. En quoi la science et la raison auraient-elles primauté sur la croyance et la foi (page 30), sur cette part de nous-même qui est inconscience, poésie, ouverture au sacré, manifestation de l'Autre dans notre petite contingence, épiphanie de la transcendance dans le quotidien de nos émotions ?

La vulnérabilité revient à grands pas dans l'actualité. Livres et essais s'échinent à rappeler cette évidence que nous marchons avec des béquilles sur des terres mouvantes et que nous passons notre temps à nous enfoncer dans des laves brûlantes, ne devant notre salut, notre survie, qu'aux mains dressées pour nous soutenir, nous happer, nous empêcher de tomber. C'est cette expérience de la fragilité qui nous pousse à grandir dans les bras des autres. C'est en elle que nous goûtons aux joies du soutien fraternel. C'est elle qui accueille le regard plein d'amour de l'autre quand il se tourne vers nous et nous aime, non pas pour nos petites qualités ou nos grands défauts, mais pour ce que nous sommes, entiers, et d'un amour inconditionnel.

Mais, me direz-vous, en quoi le cadre laïc défendu par Marlène Schiappa empêche cette réalité de nous appréhender ? En effet, elle a raison de défendre la liberté de conscience, la neutralité des enseignants et des représentants de l'Etat, l'absence de discrimination ou de stigmatisation, l'égalité du service public vis-à-vis de tous les usagers. Mais, là encore, c'est dans le silence de ses affirmations justes, dans l'apnée de cette « respiration laïque », expression justement reprise pour exprimer cet instant où il est possible de penser contre toutes les pesanteurs, que s'entend une

musique qui soupçonne chez les autres la volonté d'embrigader, de forcer les consciences, d'imprimer le choix de la famille, de transmettre « en vérité », comme si ne pas plier le genou devant l'absolutisme de l'efficacité rationnelle et scientifique, c'était, en soi, crime ès-République.

Tout ce que nous dit Marlène Schiappa sur l'école, les services publics, la liberté, tout cela est juste et bien dit. Mais comment ne pas deviner, derrière le cadre ainsi posé – et, encore une fois, ce cadre est bien décrit - la vision d'un être humain déconnecté de sa réalité relationnelle et spirituelle ? S'il est juste de refuser « toute assignation à religion », comme le réclame à juste titre une jeune femme (p 54), peut-on pour autant « tout dire » sans engager sa responsabilité ? Et dans ce cas, quel est le fondement des interdictions rappelés par Marlène Schiappa (racisme, antisémitisme, incitation à la haine en raison du sexe), si ce n'est une vision de la dignité de l'Homme, dont on ne comprend pas bien en quoi sa dimension transcendante est moins importante et digne de protection que ses autres caractéristiques ontologiques ? Responsabilité, le mot n'apparaît pas, étrangement, qui équilibrerait pourtant une liberté qui envahit tout l'espace, liberté réduite à celle de celui qui peut parler par les médias, parce qu'il y a accès, de celui qui peut acheter par qu'il en a les moyens financiers, de celui qui peut impressionner, se faire craindre et imposer ses points de vue par sa notoriété. Marlène Schiappa a raison de dire qu'il n'y a pas de « totalitarisme laïc » car elle connaît le poids du mot « totalitarisme », ni de « police des idées », et de citer la chance de pouvoir « créer, lire, chanter, dessiner, danser, ... jouir sans entrave » mais son univers d'expression libre a du mal à dire « prier, adorer » parce que ces mots, inconsciemment, renvoient à des dimensions humaines qu'elle n'entend pas nier, certes, mais qui ne président pas à sa vision de la Personne humaine. « Juste l'individu, rien que l'individu, doué de raison et d'esprit critique » proclame-t-elle page 66. Cet hymne, jamais, ne remplacera la devise républicaine.

Comment sortir des mâchoires d'une contradiction essentielle ?

On l'aura compris, les religions, c'est l'obscurantisme, que l'Etat vaincra grâce à la préséance de la raison, de la science et de la recherche de vérité. La conclusion de l'ouvrage donne la clé de la tonalité de l'ouvrage. Le cadre laïc permet de tout dire (sauf ce qui est politiquement inacceptable d'attaquer), nous défend contre « l'instrumentalisation politique de la religion » (page 61), nous délivre de toute validation de croyance préalable (page 62). Pour autant, la conviction que le marché libre est une force de progrès, que la femme n'est pas supérieure à l'homme, que la société éduque mieux que la famille, autant d'affirmation qui nous semblent relever d'un sérieux étayage de croyances. Celui qui ne croit pas en Dieu fait preuve d'une grande capacité de croyance et se drapé bien souvent sous l'habit de l'évidence, du « fait entendu », oubliant d'argumenter et risquant parfois de devenir aussi insupportable que le pire des dévots, de surcroit inconsciemment, ce qui est le comble. Si les abbés Amar et Grosjean estiment que notre société est en « recherche du religieux » (page 62), c'est qu'ils n'ont rien compris, selon Marlène Schiappa, aux analyses définitives de Marcel Gauchet pour lequel nous sommes sortis de la religion. Il suffit pourtant de regarder autour de soi pour être frappé par la pertinence de leur diagnostique et l'omniprésence de la recherche de sens dans notre société.

Dans ces conditions, puisque la pente de l'histoire est une victoire inévitable de la rationalité abstraite, il suffit de disposer d'un cadre laïc pour que la compétence, le savoir et l'innovation permettent le rayonnement de la France dans un monde globalisé. Dans la République laïque de Marlène Schiappa, le gouvernement de la justice assure le bien-être à tous, « il n'y a pas de corps intermédiaire entre la justice et les citoyens, entre l'Etat et les citoyens » (page 62). La religion a encore droit de cité dans l'espace public (notons que cette position est, là encore, tout à fait méritoire et va à l'encontre des ayatollahs de la laïcité qui réclament l'interdiction de tout signe religieux dans l'espace public) mais les enfants et la jeunesse, bien pris en charge par l'Ecole, sauront vite rétablir la vérité des faits. De toutes façons, éduqués dans un monde de liberté ouvert au plaisir, bénéficiant d'un « droit à l'ivresse », il n'y a aucun doute qu'ils sauront choisir la voie des Lumières et abandonner les oripeaux de leurs vieilles croyances.

Rien n'est dit dans cet ouvrage des positions de la Secrétaire d'Etat en faveur des nouvelles modalités de procréation. Elle se contente d'acter que la sexualité n'est plus exclusivement reproductive, ce qui est bien le cas ; qu'elle peut être récréative, ce qui l'est effectivement. (Est-elle autre chose ? on ne le saura pas... Là aussi, les silences en disent davantage que les mots). Toutes les familles se valent (page 57) et ce relativisme sur un des fondements essentiels de toute vie collective ouvre l'espace pour que le débat préalable à la révision des lois bioéthiques apprivoise en douceur une population déboussolée. Le libéralisme politique (qui est un acquis essentiel de la démocratie), associé au libéralisme économique (qui est une plaie de la démocratie quand il n'est pas régulé) enrôle sans coup férir le libéralisme des mœurs (ce qu'on nomme le libertinage, ou encore la société libertaire) pour introduire dans les rapports entre humains les lois économiques du plus offrant. Gestation Pour Autrui, quand tu dissimules sous une appellation généreuse une féroce et brutale Location d'utérus, qui n'a rien à envier au pire excès d'un esclavagisme qu'on croyait banni.

Le cadre laïc révèle alors sa vacuité de sens. Aucune des notions capables de juguler les forces de liberté ne sont mentionnées. La concentration des richesses devient la résultante implicite d'un mouvement planétaire qui n'épargne aucun pays. Ni la responsabilité, ni l'égalité, encore moins la fraternité n'apparaissent dans ce petit texte très politique. Comment faire tenir debout une société dans ces conditions, si chacun n'est interpellé que pour son seul et bon plaisir au motif qu'aucun droit n'est enlevé à quiconque ? Marlène Schiappa n'écoute pas assez son président qui prend soin d'équilibrer la liberté et les droits individuels par le rappel de la justice et de l'équité (discours de Davos du 28 janvier 2018) et qui s'alarme des risques que le numérique et l'intelligence artificielle peuvent faire courir à « l'intégrité de l'humain et du vivant ». On s'interroge avec Marlène Schiappa sur la partition que peut jouer la France. « Nation unique, peuple unique », la France, plus que jamais, défend un cadre laïc qui la distingue de la plupart des autres nations du monde. A se regarder, elle donne l'impression d'oublier qu'elle ne pèse désormais que moins de 1% de la population mondiale. Collectionnant les records (pourcentage d'athée, de juifs et de musulmans en Europe), elle excipe de sa qualité d'ancienne Fille aînée de l'Eglise pour mieux se distinguer en pionnière d'une laïcité intransigeante. Comment concilier une telle vision avec une pratique bienveillante de la devise républicaine ? Comment articuler cette mise à distance du religieux quand on veut arrimer la France à un monde globalisé marqué, qu'on le veuille ou non, par un retour d'un religieux qui conteste une globalisation économique débridée et pourvoyeuse d'inégalités extrêmes ? Comment remettre au cœur du modèle français, non pas cet individu désincarné et marqué par la solitude, mais une personne en lien avec les autres humains et reliée à son histoire et à la Terre ?

Ce livre-pamphlet s'avère sans doute une initiative de la très médiatique Secrétaire d'Etat, qui joue un rôle très subtil dans le contexte actuel d'une recomposition politique compliquée. Les propos du Président de la République sur l'engagement, sur la contribution que chacun doit apporter à son pays, sur une certaine reconnaissance des religions pour contribuer à la diversité du débat sur des sujets sensibles et décisifs, nous font espérer que la position de Marlène Schiappa n'engage qu'elle. On sort de cet essai brillant avec un certain trouble. La laïcité y est honnêtement et correctement exposée, mais est-elle seule capable de donner à notre pays un projet, une envie, un enthousiasme. On craint que le point qui clôt l'ouvrage soit un point final, non pas en ce qu'il mettrait fin à une foudroyante de polémiques, qui d'ailleurs vont se poursuivre, mais en ce qu'il décrit et favorise une société aveugle sur elle-même. Une société fragile est une société qui ne connaît plus son identité et qui, un jour, de façon inattendue, implose. Ne l'oublions-pas.